

LA PROCESSION INFINIE

DU MÊME AUTEUR

Bioy, Buchet/Chastel, 2015.

DIEGO TRELLES PAZ

LA PROCESSION INFINIE

Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Serge Mestre

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
La Procesión infinita
© Diego Trelles Paz, 2016.
Initialement publié en espagnol par Anagrama, S.A., 2017.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03106-3

« Non, je n'étais pas guéri : l'amour est
une maladie dans un monde où la seule
chose naturelle est la haine. »

José Emilio PACHECO,
Batailles dans le désert

PREMIÈRE PARTIE

Lima
Hiver 2010

Retourner à Lima. Il vient tout juste d'avoir trente-trois ans et le soir de son arrivée il éprouve la froide sensation de n'avoir rien à faire là. Sept heures et onze minutes se sont écoulées depuis qu'il a avalé les deux cachets blancs de Diazépam et son corps en conserve toujours l'effet ataxique et la douce somnolence. Les yeux entrouverts, tête appuyée au hublot blindé de l'avion, il observe le tapis de nuages sales qui coupe le ciel en deux et recrée mentalement la pâle cartographie de la ville qu'il a abandonnée huit ans auparavant. Voilà Lima, se dit-il avec un certain mépris, là, en dessous, un enfer de lueurs lugubres amorties par le brouillard : le même labyrinthe, la même errance, le même désespoir désormais vernis par le blanchiment et l'amnésie.

Il reste vingt minutes avant l'atterrissage. L'hôtesse de l'air la moins affable lui a demandé d'éteindre son ordinateur, de redresser son siège et de baisser le volet pour éviter de faire entrer la lumière. Il acquiesce mais n'obtempère pas. Le jour n'est pas encore levé et il veut continuer à observer la façon dont le ciel anesthésié de la capitale se décolore. La peur qu'il a ressentie en quittant New York a laissé place à une agréable

confusion. Il sait que l'anxiolytique l'engourdit et le pousse à se dire qu'il se moque de tout. Sans doute, pense-t-il, plus personne ne se rappelle l'assassinat du critique littéraire. Et puis son père lui a dit : « Tout est réglé, Diego, il n'y a jamais eu de poursuites. La police des frontières ne t'arrêtera pas. L'affaire est prescrite. Si on te demande quelque chose, dis que c'est faux, que tu es flatté qu'ils y aient cru, mais que c'était juste un roman, que tout cela n'a jamais existé. »

Ce qui existe, en revanche, c'est cette singulière phobie qui s'est emparée de lui et qu'il ne parvient pas à maîtriser. Il déteste les avions. Il déteste l'idée de se sentir enfermé à des milliers de mètres d'altitude, et entouré de tous ces gens. Il déteste, à la limite de la douleur physique, cette sinistre petite secousse qui précède l'arrivée des turbulences. Il déteste les nuages. En réalité, tout cela se résume à sa terreur de voler et de disparaître dans le ciel, victime d'un funeste caprice des statistiques. Sans sa dose de Diazépam qui le déconnecte de la cruelle réalité des avions, le moindre mouvement brusque de l'appareil lui provoque des tremblements irrépessibles qui lui font honte. Il tremble, transpire, frissonne comme un chien effrayé. Il sait combien il est inutile de contrecarrer l'agitation involontaire de son corps et cependant, il contracte les muscles du dos, s'agrippe des deux mains aux frêles accoudoirs du siège, improvise un ridicule simulacre de sérénité auquel personne – surtout pas lui – ne croit.

Soudain une voix se fait entendre. Chato reconnaît cette vague rumeur et il sourit en levant légèrement le menton. On dirait un homme malade qui décide de s'adresser dans un lieu public à un autre imaginaire. La métaphore n'est

pas dépourvue de sens, car celui dont la voix murmure est quelqu'un d'absent (ce n'est même pas moi qui vais me déplacer sans cesse vers le début ou vers la fin) qui lui rappelle Francisco Méndez : son camarade d'école, son pote de toujours et meilleur ami.

– Tu te défonces, mon Chato, parce que tu es mort de peur.
– De voler ?
– Que l'avion s'écrase.
– Je crois pas, non.
– Bien sûr que tu crois, c'est même tout à fait clair pour toi, mais tu ne supportes pas de l'admettre. Et pourtant ce n'est pas bien compliqué, Chato : s'il s'écrase, tu vas mourir, tout le monde va mourir... mais il ne va pas s'écraser. Il y a une chance sur 4,7 millions pour que ça se produise. J'ai déjà fait les calculs : t'as bien plus de chances d'attraper un cancer au trou du cul.

– Gardel est mort en avion. Ritchie Valens, Buddy Holly et Otis Redding sont morts en avion. Ibargüengoitia aussi... Tu connais Jorge Ibargüengoitia, n'est-ce pas ?

– Un poète basque... séparatiste, cocaïnomane et homme à femmes.

– Tu adores raconter des conneries, Francisco.
– Et toi, tu adores changer de sujet, Chato, mais t'inquiète pas, je vais immédiatement te rafraîchir la mémoire : tu es terrorisé par l'avion, mais tu refuses de l'admettre ; tu te drogues pour t'anesthésier et ne pas avoir peur. Si l'avion tombe en ayant la chance de ne pas se désintégrer, le seul abruti qui va périr endormi, ce sera toi, Chato, car personne ne va prendre la peine de te porter sur son dos dans des circonstances pareilles.

- Une hôtesse de l'air costaude et cultivée, pourquoi pas ? Une jeune femme qui aurait lu mes livres et serait tombée amoureuse de moi.

- Ce Varguitas est incroyable ! Personne ne lit ses bouquins et il voudrait qu'on le reconnaisse en pleine catastrophe.

- Je t'ai demandé mille fois de ne pas m'appeler Varguitas.

- Mais tu ne comprends pas, abruti ! C'est une marque d'affection. Tu vas voir, ton prochain roman ce sera au minimum un film de Lombardi avec Angie Cepeda à poil, mon Chato, je te le dis... Si l'avion ne se crashe pas, bien entendu...

- Je vais te révéler un secret, monsieur je-sais-tout. Tu m'en remercieras. J'ai une méthode infaillible dans les aéroports ; je vais t'en faire cadeau. Trois étapes à franchir, tout à fait simples, mais il faut les réaliser dans un ordre bien précis, sinon ça marche pas. Écoute-moi bien, il faut d'abord repérer les gamins dans la file d'attente, plus ils sont jeunes, mieux c'est. Si tu en remarques trois ou plus, c'est bon, tu es sauvé.

- Le salut vient des gamins, c'est ça que tu veux dire ?

- C'est une assurance vie imaginaire ! Aucun gamin ne mérite de mourir, encore moins dans une catastrophe aérienne.

- Je croyais que tu étais athée, Chato.

- Il n'est pas question de Dieu, imbécile. Il s'agit d'une croyance populaire.

- Et quelle est la deuxième étape ?

- Avant de pénétrer dans la carlingue, lorsque tu es juste sur le seuil de la porte, tu dessines discrètement une double croix avec ton index sur les boulons.

- T'es en train de te foutre de moi, toi ?

- Qui sait ?... Pourquoi tu dis ça ?

- Tu es athée et tu dessines des croix pour que l'avion ne se crashe pas ? Tu me fais rire, espèce de couillon ! Tu as

déjà essayé en dessinant des bites ? Crois-moi, tu serais bien plus crédible.

– La raison ne peut pas tout expliquer, mon cher Francisco ! Nous avons reçu une éducation jésuite, il ne faudrait pas l'oublier.

– Jure-moi que la troisième étape consiste à prier à genoux au milieu du couloir, en brandissant un chapelet et en se frappant la poitrine avec.

– Non. La dernière consiste à observer attentivement les hôtes de l'air lorsque l'avion se met à trembler. Si tu sens qu'elles sont soucieuses ou nerveuses ou qu'elles font une sale tête, tu peux laisser tomber les deux premières étapes : t'es foutu.

– En fait, si j'ai bien compris tu es un athée superstitieux, Chato.

– Et alors ? Je ne crois pas non plus à la pensée magique, si c'est ce que tu veux dire. Disons que c'est un petit arrangement avec moi-même. Moque-toi, j'en ai rien à foutre : la prochaine fois que tu prendras l'avion, je sais pertinemment que tu vas suivre toutes les étapes au pied de la lettre.

– Ça, c'est sûr, et je vais même ajouter les coups de chapelet sur la poitrine, au cas où !

– Et oui... Je te connais comme si tu étais mon frère.

– Mais je suis ton frère, Varguitas... Le frère qui a mal tourné, mais le plus beau de la famille.

La voix de Francisco résonne en boucle dans sa tête avec la cadence d'une étrange litanie. C'est le Diazépam. En consommer génère souvent ces effets de réverbération et de distorsion sur les voix qui lui parlent en se heurtant. Tout se passe comme s'il était le seul à entendre cet écho produisant une

controverse de murmures chez les fantômes. Il y a, à coup sûr, quelque chose de schizophrénique et d'addictif dans cette douteuse lassitude que provoque le Valium, et que Chato théosaurise comme un antidote contre sa peur. (Il est fort probable qu'il n'accepte pas les termes de cette description : lorsqu'on lui demande s'il a peur de l'avion, il répond tout simplement qu'il ne se sent pas très à l'aise dans le ciel.) Francisco est la seule personne à qui il ne répond rien. Son silence est presque un assentiment. Méndez n'est pas son frère, mais il s'adresse à lui avec la dureté et l'affection de l'aîné, qui pontifie juste parce qu'il est le plus âgé (de cinq mois et demi). Si Chato l'écoute, ce n'est pas tellement en raison de la logique de ses raisonnements, mais plutôt de la fermeté avec laquelle il défend et revendique ses intuitions. Il est surpris et dégoûté par cet élégant et séduisant pouvoir de séduction, qui a fait de Francisco un gagnant. Il pense à tout cela, tandis que le pilote annonce l'imminence de l'atterrissage et que le personnel de bord vient de disparaître. Dans quelques minutes, Diego et Francisco vont à nouveau se retrouver à Lima, après une année entière de séparation et de contacts sporadiques qui se sont limités à de froids échanges téléphoniques entre New York et Londres.

Aucun des deux n'a reparlé de ce qui s'est passé à Berlin.

Aucun des deux n'a pu l'oublier.

L'avion est arrivé à l'heure et la foule domestiquée par les ceintures de sécurité applaudit avec enthousiasme. Un sourire se dessine à nouveau mécaniquement sur son visage, à travers une chaleureuse moue de reconnaissance. Depuis combien de temps n'avais-tu pas entendu ces applaudissements

synchronisés, cette joie spontanée et communicative, ces *vivas* enthousiastes à l'attention du pilote anonyme, qui leur adressait sa bienvenue au Pérou en anglais ? Le Pérou, Chato, ta patrie, pense-t-il, dix ans sans dictature et, désormais, tous ces gens qui applaudissent refusent de se souvenir du passé. Fini le délire, c'est l'heure lugubre où l'on fait table rase : se pâmer d'aise, vivre dans un perpétuel présent, fonder un nouvel État sur les ruines du précédent, nier qu'il ait quelquefois existé. Et toi, à leur image, tu aurais tout donné pour partager leur capacité à se blinder, à oublier le Pérou, à le rejeter, à le bannir et l'arracher pour toujours à ce côté tortueux et douloureux de ton cœur. Chato, tu serais alors devenu un homme plus sain, pense-t-il : le cycle naturel de la vie dans une famille blanche et aisée de Lima, si seulement tu avais pu détourner les yeux, comme eux, et oublier le deuil étranger de ces pauvres morts qui ne sont pas les tiens, de ces gens qui disparaissent encore si loin de la capitale.

Mais c'est inutile : ils ont réussi à nous endormir, pense-t-il en traînant son bagage à main le long d'un couloir resplendissant de dalles de granit argenté et de grands murs de verre en double vitrage. *Tout ce dont tu as besoin se trouve au Pérou*, peut-on lire sur une immense affiche rouge avec une photographie paradisiaque du fleuve Amazone, indiquant la fin du corridor d'entrée. Le P de Pérou est à la fois un trait en spirale et l'arobase informatique. Ruines et modernité. Je me souviens, j'ai oublié. Il répète quelquefois dans sa tête la première phrase du roman de José Emilio Pacheco qu'il apprécie tant. Il se souvient. Les Beatles en dessin animé. Cool McCool en train de jouer de la guitare. *Michelle, ma belle* dans la Volkswagen de son père. Les Gardiens contre

les Renégats dans le monde des GoBots. L'Immaculée et ses trois terrains de football. Le lait Enci dans des sachets blancs et verts avec la vachette pirate. La soupe populaire. Les bougies blanches au milieu de la table, en prévision d'une éventuelle coupure d'électricité. Le chandelier improvisé avec des bouteilles vides de Lulú. Les faisceaux de lumière qui s'abattent. *Radio Programas* du Pérou vous informe. Le couvre-feu. Mère en train de faire flotter un polo blanc au vent, dans la Volkswagen de la famille (c'est le signal, Dieguito, pour éviter que les militaires ne se mettent à tirer). Le quartier ouvrier et La Vencidad où chantait Manuel Donayre. Le 18 juin à El Frontón. Tout le monde couché par terre, sur le ventre. Des tirs dans les jambes. Des gens soumis. Une balle dans la tête. Des morts. Tout le monde à terre ! Une voiture piégée. Des corps qui volent dans les airs. Deux voitures piégées. Des corps déchiquetés. Trois, cinq, cent voitures piégées. Des corps qui disparaissent. Commando Rodrigo Franco (« Il n'existe pas »). *Demian* de Hermann Hesse. (« Lis », dit le père, et il ouvre une fenêtre qui donne sur d'autres fenêtres.) Miraflores en feu. Le 2 avril au Congrès. Le groupe Colina (« Qui n'existe pas non plus ! »). Des étudiants qui disparaissent. Des cadavres qu'on enterre. Des fosses clandestines. Des fêtes sanguinolentes. Et les célèbres acteurs : Olmedo « El Flaco » et Porcel « El Gordo », le maigre et le gros. Fujimori le Chinois. Les seins généreux de Moria Casán. Le bordel du côté de Scala Gigante. Le Two Star de San Isidro à six heures du matin. Le coup d'État. Dissoudre. Dissoudre. Dissoudre. Alan García Pérez, président de la République, vous souhaite la bienvenue au Pérou !

J'ai oublié.

Son passage devant le guichet de la police de l'air et des frontières est si rapide, si mécanique et anodin, qu'il a l'impression d'être mis à l'épreuve par quelqu'un, derrière les vitres fumées. Serait-il possible que personne ne se souvienne du meurtre du critique littéraire García Ordóñez ? L'aurait-il rêvé ? Où donc se trouvaient Larrita, Ganivet, Casandra et Sawa à présent ? Questions inutiles. Cette partie de son existence est définitivement enterrée et il n'a aucunement l'intention de l'exhumer. Tandis qu'il attend ses bagages, assis près d'un sinueux tapis roulant, il observe l'atmosphère bouillonnante de la salle d'un long regard panoramique qui prend fin sur les comptoirs de sortie. Contre toute attente, l'ancien feu bicolore, annonçant qu'on va procéder ou pas à une fouille manuelle des valises, a survécu au vernis de modernisme qui a recouvert tout le reste. C'est comme si le projet de rénovation de l'aéroport s'était heurté à une pratique ancestrale, consistant à contrarier le destin de chacun. L'espoir de passer au vert lui provoque une angoisse infondée, car il n'a que des vêtements, presque tous de marques étrangères. La dernière mode anglaise de maillots de rugby rayés, avec col de chemise, et de maillots chinois colorés jusqu'aux mollets, mon Chato. Je t'aurais bien offert également mes Topman blanches mais, comme tu n'es pas très grand et que tu as une petite bite, je suis sûr qu'elles t'iraient trop grandes. Te vexes pas, gros couillon, tu sais bien que je dis ça pour rigoler. C'est ma femme qui m'a offert cette veste, mais à présent elle me va trop petit. J'imagine que tu sais pourquoi. Regarde ma poitrine, Chato, mon dos, t'as vu cette corpulence ? Immense ! Toi, elle va t'aller au poil, elle fait ressortir tes muscles, tes yeux clairs, et en plus c'est une Zara : si tu t'habilles correctement, gros couillon, si tu te

montres sûr de toi, si tu sens bon, tu lèves des petites chattes sans bouger le petit doigt.

Lumière verte. Il avance. Derrière la porte de sortie, une foule compacte et disparate a transformé l'arc de cercle de la zone d'attente en un fer à cheval se déformant sous les maladroitesses allées et venues de chacun. Bruyantes et multicolores, entassées les unes contre les autres et unies par la même joie grossière, des masses de gens se bousculent sur place, comme si au lieu d'attendre de retrouver la famille, elles étaient là pour prendre l'aéroport d'assaut. L'image de ces gens décomposés suscite chez lui un certain dégoût, mais il refuse de l'admettre. Pour qui se prenait-il de mépriser ainsi ses semblables ? Qui était-il devenu à présent qu'il avançait la tête baissée, à pas lents, engoncé dans les vêtements hors de prix de Francisco ? Ce sentiment de détachement envers ce qu'il avait toujours considéré avec empathie n'était-il pas soudain injurieux ? Tu ne crois pas que c'est la fatigue, Chato ? L'angoisse que tu avais héritée ? La lassitude ? L'incertitude. Ce sentiment coupable, que tu exorcisais en remplissant des pages, en présentant des livres, en parlant en public, en souriant comme un imbécile devant les caméras, devait-il donc perdurer ? Tu imagines ? Tout ce parcours vital, cette fausse ferveur, tous ces mots récités coulant de ta bouche comme un liquide immonde. Et pour quoi faire ? Pour finir par se retrouver au même endroit. Lima. Lima. Lima. Encore Lima et l'écrivain petit-bourgeois de Magdalena retournant dans son nid sombre. Ni plus ni moins, Chato, réfléchis : voilà qui tu étais ?

Oui, Chato, voilà qui tu étais, pourquoi le nier ? Mais sois tranquille, t'en fais pas. Rien n'est pérenne dans cette vie, dit-il

(ou plutôt, dis-je moi-même). Il avait l'air plus grand et plus beau et, avec son élégant blazer blanc sur son sweat-shirt blanc également, col en V découvrant la poitrine, il se détachait de la foule par sa délicatesse. Chato fut surpris d'être accueilli avec de telles effusions, une affection à laquelle il ne s'attendait pas. Pliant docilement sa colonne vertébrale, Francisco dut se pencher pour ne pas lui embrasser le dessus du crâne. Sa première phrase (« il y a trois petits grammes de coke ») provoqua chez Diego un petit rire nerveux et réjouit, qui dénonça d'abord une certaine incrédulité, puis un désir pressant de s'assurer que c'était vrai.

- Ça fait un an qu'on s'est pas vus, gros couillon, et c'est la première chose que t'as à me dire ?

- Oui.

- Très bien... Y en a beaucoup ?

- Trois sachets. Bien garnis.

- Putain mais c'est bon ça !

- C'est la moindre des choses, Chato. C'est comme ça qu'on doit fêter des retrouvailles entre frères. On dépose tes affaires chez toi, tu salues tes parents, tu prends une douche, tu te laves bien les couilles, tu te fais beau et, au signal, on file au *Huarinas* : y a des Pisco Sour super costauds.

- Je fréquente pas les bars de bourges, moi.

- Toi, quand tu es sous coke, tu vas n'importe où, mon Chato !

- C'est peut-être vrai... Mais il est sept heures du matin, Francisco, rien n'est ouvert à cette heure-ci.

- Mon pauvre Chato ! Les États-Unis t'ont vraiment perturbé. Tu es de retour au Pérou, mon vieux. Ici, si tu es blanc, beau et que tu as du pognon, tu fais ce que tu veux ; et ton frère

Francisco a de la coke, des ronds et une caisse... manque plus que des petites chattes. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Si quelque chose est fermé, c'est très simple, mon Chato : on l'ouvre.

- Je préfère l'hôtel *Bolivar*.

- Où tu voudras, chef !

- Tu savais qu'Orson Welles a bu son premier Pisco Sour au *Bolivar* ?

- Bien sûr ! Quelle question à la con... Tu es fatigué ? Tu as de nouveau pris ces cachets pour oublier que tu es dans l'avion ?

- Tu sais qui est Orson Welles, hein ?

- Un rockeur écossais. Plus ou moins de l'époque de Rod Stewart. Un misogyne, un ludopathe, un héroïnomane et un gros connard.

- Ah, ah... couillon, tu me fais vraiment rire, toi. T'es le champion des ignorants, parce que personne n'a encore organisé le concours !

- T'as raison, Chato. Mais rira bien qui rira le dernier !

À l'intérieur du cadre, dans un plan d'ensemble permettant de les voir en pied, en train de marcher l'un à côté de l'autre sous l'effet prolongé du ralenti, dans cette scène brumeuse du parking, il est possible d'apprécier le manque d'harmonie de leurs corps. C'est une scène d'exposition de ciné, tout à fait classique. Chato a pris l'habitude de réfléchir aux événements de sa vie en se souvenant et en rejouant les scènes de ses films favoris. En ce moment, il pense par exemple à *Reservoir Dogs* et il fait exprès de marcher plus lentement. C'est une représentation spontanée, avec des figurants ignorant qu'ils sont en train de jouer : la mise en scène d'un film néoréaliste amérindien – personne ne sait où se cache la caméra. Tarantino faisant un clin d'œil à Godard

et Godard qui rendrait hommage à Sam Peckinpah. Le pied, pense-t-il en silence, tout en se sentant profane et velléitaire. (Il est fort possible que Diego rejette les termes de cette affirmation : lorsqu'on lui demande s'il considère qu'il est cinéophile, il dit tout simplement qu'il va voir des films de façon compulsive, sans par exemple vraiment comprendre cette obsession malsaine que manifestent les critiques pour les temps morts.)

La photo les fige. C'est un artifice technique qui brise la continuité, mais ne distord pas l'histoire. En avançant de face et au ralenti, la différence de taille est bien plus évidente, mais, par un effet comique qui est plus aimable que burlesque, elle finit par devenir accessoire. Pas à présent. Arrêtés dans leur progression, les vêtements luxueux de Francisco sont leur seule chose en commun. Ils sont habillés comme des princes urbains au sein d'une géographie trop champêtre pour les contenir sans la moindre aspérité. Chato porte un pull-over bleu jaspé avec trois boutons sur la poitrine, le col grand ouvert en pétale. Son pantalon de toile noire n'est pas du tout moulant, car il mettrait trop en évidence ses jambes de footballeur qui le grossissent. Les jambes de Francisco, au contraire, sont longues et maigrelettes, semblables aux pattes grisâtres d'une autruche ; c'est pour cette raison qu'il porte des pantalons de coton en forme de tube sur les mollets et retroussés au-dessus de ses chevilles nues. Avec ses Ray-Ban d'aviateur et ses mocassins de daim blanc, il a un look estival qui le rend docile et vulnérable au point de finir par le féminiser. Il n'est cependant ni authentique ni spontané. Absolument pas. Comme tout dans sa jeune existence, la construction de son image a été pensée et calculée au millimètre. Sa légère androgynie n'est pas le symbole irréfutable d'un esprit dissolu

et sexuellement ambigu. Chez Francisco Méndez tout tend à la fascination momentanée et jetable pour le superficiel. Son accoutrement, par exemple, n'est rien d'autre qu'une vitrine itinérante de marques hors de prix au service de son narcissisme. Il ne lésine jamais sur la dépense. Il est devenu esclave de la tendance et accepte de façon soumise et irréfléchie les vêtements les plus extravagants pourvu qu'ils aient été présentés dans les magazines de mode. Chato a horreur de cette imposture et le lui fait savoir régulièrement. Néanmoins ses reproches – reconnaît-il honteux – sont une sorte de défense contre sa propre inconsistance. Engoncé dans son chandail bleu, que Francisco lui a offert à Berlin, cette sinistre soirée, il lui est impossible d'adopter une attitude critique sans se sentir quelque peu cynique.

L'hiver de Lima les reçoit avec un crachin d'eau glacée qui mouille par accumulation. La bruine d'août est une brise désagréable qui recouvre tout d'une fine couche de givre. Il pleut rarement sur la capitale. N'importe quelle précipitation un peu forte risquerait de provoquer des inondations. Diego a toujours apprécié cette saison. La pâleur du ciel qui ressemble à de la cendre évaporée, qui énerve tout le monde et rend les gens de mauvaise humeur, représente pour lui quelque chose de doux et de mélancolique. « Y a rien de mieux que l'hiver de Lima pour te pousser au suicide, mon cher Varguitas », lance soudain Francisco. C'est une blague sérieuse que Chato accepte en collant son menton sur sa poitrine et en souriant. Il sait que son ami a lu ses romans. Il sait qu'il pourrait bien être au courant de la fascination macabre que le sujet du suicide éveille en lui. Il ne lui en veut même pas vraiment de l'avoir appelé Varguitas. « Dans moins d'une

minute, il va me demander quelque chose », se dit-il résigné et silencieux. Il a raison. Une des tactiques de séduction de Francisco consiste à dire exactement ce que son interlocuteur a envie d'entendre. Peu importe qu'il soit écrivain, coiffeur, curé ou policier. Qu'importe également sa connaissance du sujet, qu'il aborde avec une assurance chirurgicale. Il ne connaît pas grand monde qui soit à ce point capable de feindre sans se troubler ni s'énerver ni avoir la moindre inflexion dans la voix. Francisco simule avec une hypocrisie si élégante que la mettre en doute semblerait discourtois. C'est un escroc gentil et même spirituel ; il n'abandonne jamais ses personnages, y compris lorsqu'il se sait démasquer. C'est un troubadour moderne, pense Chato : plutôt que de reproduire ou d'imiter ce qui est écrit, il l'interprète. Il écrit oralement – comme disait Borges à propos de Macedonio Fernández – et, si quelque chose rate dans le simulacre, il improvise : il peut très bien inventer en cours de route une fantaisie qui devient alors plus convaincante que l'original. Son plaisir ne réside pas dans la récompense mais dans la supercherie. Francisco prend plaisir à représenter, en infléchissant la monotonie routinière des jours qui passent, en semant des doubles éphémères dans la réalité.

Vu que Diego connaît absolument toutes ses stratégies de rabaissement, il décide de couper court au silence et de le précéder.

– Quelle connerie tu vas encore me demander, espèce de crétin ?

– Un autographe, Varguitas.

– Arrête tes conneries, merde. Et surtout arrête de m'appeler Varguitas !